

8^e Festival du film juif de Montréal Éclectique et diversifié

Élie Castiel

Numéro 226, juillet–août 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48299ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (2003). 8^e Festival du film juif de Montréal : éclectique et diversifié. *Séquences*, (226), 12–12.

Manifestations

8^e Festival du film juif de Montréal

Éclectique et diversifié

Un des films les plus courus de la 8^e édition du Festival du film juif de Montréal fut sans doute le documentaire d'Erez Laufer, **Mike Brant — Laisse-moi t'aimer** (Israël). Jonglant avec la forme, risquant d'aller au-delà du personnage et de son statut de vedette, cet excellent document trace le portrait d'une société à peine naissante : Israël de l'avant-guerre de 67, société en pleine mutation, porteuse de nombreuses cultures aussi divergentes que colorées. Fils du peuple, Mike Brant fait carrière à l'étranger sans oublier son pays natal. Victime de son succès, il se serait suicidé. À l'aide d'extraits de spectacles, d'émissions télévisées et de témoignages de proches de l'artiste, on découvre non seulement un personnage charismatique à la voix exceptionnelle, mais la façon de penser d'une culture qui cherche encore sa voie.

Autre document aussi édifiant, **Mamadrama : The Jewish Mother in Cinema** (Australie) de Monique Schwartz. Hommage au cinéma, hommage à la mère telle que perçue par le 7^e Art. De nombreux extraits de films et des propos d'actrices qui ont incarné des mères juives contribuent à élucider un des *mystères* de la vie : la génitrice. Tantôt manipulatrice égocentrique, tantôt dévouée, toujours aimante, tendre, caressante, elle contribue à l'émancipation de la cellule familiale. Schwartz a choisi des extraits de films qui rendent ces mères grandes et dignes.

La mère juive, la victime, la dévouée, on la retrouve également dans *Mother V* (Israël) de Shahar Rozen. Dans la soixantaine, religieuse, Hana, d'origine marocaine, tient mordicus à aller voir son fils, emprisonné pour avoir révélé des secrets d'État. En chemin, elle rencontre un jeune bédouin qui l'aide à se rendre à destination. Le moyen métrage de Rozen se transforme en un *road movie* dont les différentes métaphores occupent encore les scènes politiques israélienne et palestinienne. On soulignera la prestance remarquable de la comédienne Levana Finkelstein dans le rôle de Hana Vazana, *mère courage* israélienne par excellence.

Côté fiction, **Asphalt Yellow** (Israël) de Danny Vereté est réparti en trois segments. Un dénominateur commun les lie : le désert de Judée. Entre la tradition, la sécularisation et la modernité, les cultures juives et arabes se heurtent malgré les efforts que certains font pour l'empêcher. Comme si d'une certaine façon, la chaleur du désert contribuait à embraser les corps et l'esprit.

Tous l'attendaient avec impatience et il fut présenté à la dernière séance du festival, une seule fois. Cette fois-ci, avec **Yossi & Jagger** (Israël), Eytan Fox n'a pas tenu ses promesses, engagements tenus dans ses premières réalisations, notamment la sublime



Mike Brant — Laisse-moi t'aimer



Yossi Et Jagger

télé-série *Florentine* et le stylisé **Song of the Siren**. En poste à la frontière du Liban, Yossi et Jagger vivent une histoire d'amour cachée. Alors que le peloton se prépare pour une autre embuscade, leur relation commence à s'effriter. Fox aurait pu aller plus loin dans l'évolution (ou la désagrégation) des rapports entre les deux hommes, développer un peu plus le personnage de la soldate amoureuse de l'un d'eux. On sent chez Fox un amour inné du cinéma, il n'y a là aucun doute. Les effets de distanciation sont bien réussis, le drame principal est adroitement situé, mais il y a quelque chose de difficile à expliquer qui ne fonctionne pas. Optant pour le compromis avec le grand public (le film a été tourné pour la télévision), le jeune réalisateur a presque raté sa cible en construisant un film qu'on peut considérer comme *inachevé*.

Tel n'est pas le cas de *My Terrorist* (Israël) de Yulie Cohen Gerstel. En août 1978, la réalisatrice est blessée au cours d'un attentat perpétré contre les lignes aériennes israéliennes El Al au centre-ville de Londres. Le coupable, un Irakien du nom de Fahad Mihyi reçoit quatre condamnations à la prison à vie consécutives. Deux décennies plus tard, la réalisatrice, militante aujourd'hui pour la paix au Proche-Orient, commence à se poser des questions sur les raisons qui auraient pu conduire le présumé terroriste à entreprendre son geste. Ce qui en résulte est le témoignage d'un peuple divisé entre la peur et l'instinct de survie, entre l'ignorance de l'autre et l'envie de paix, entre le désir de vivre et celui de mourir pour une cause jugée noble. Actuel et édifiant.

On soulignera également *Adio Kerida* (États-Unis) de Ruth Behar, amusant et touchant documentaire sur les Juifs sépharades qui se sont installés avant la révolution à Cuba. Aujourd'hui, il ne reste qu'une poignée dans l'île. Et pour la réalisatrice, il s'agit là d'une recherche de ses propres racines. Une sorte de thérapie.

Le festival ne durait que six jours, mais en somme, une 8^e édition aussi surprenante qu'enrichissante.

Élie Castiel